



présente

“De profundis clamavi”

poème de Charles BAUDELAIRE

dans

“Les fleurs du mal”

(1857)

*J'implore ta pitié, Toi, l'unique que j'aime,
Du fond du gouffre obscur où mon cœur est tombé.
C'est un univers morne à l'horizon plombé,
Où nagent dans la nuit l'horreur et le blasphème ;*

*Un soleil sans chaleur plane au-dessus six mois,
Et les six autres mois la nuit couvre la terre ;
C'est un pays plus nu que la terre polaire
- Ni bêtes, ni ruisseaux, ni verdure, ni bois !*

*Or il n'est pas d'horreur au monde qui surpasse
La froide cruauté de ce soleil de glace
Et cette immense nuit semblable au vieux Chaos ;*

*Je jalouse le sort des plus vils animaux
Qui peuvent se plonger dans un sommeil stupide,
Tant l'écheveau du temps lentement se dévide !*

Analyse

Ce poème, qui est le trentième du recueil *‘Les fleurs du mal’*, qui se situe dans la section *‘Spleen et idéal’*, est placé parmi ceux qui constituent ce qu’on appelle «le cycle de Jeanne», qui fut consacré à Jeanne Duval, la femme à laquelle Baudelaire était attaché charnellement, une Haïtienne à la peau sombre, à l’œil effronté, aux lèvres épaisses d’un beau dessin et sensuelles, à la taille élancée, à la démarche féline, mais dont il ressentait cruellement l’indifférence, alors qu’elle aurait dû avoir pitié de sa misère morale, être une consolatrice, le tirer de son «spleen». Il lui adresse une oraison dont on a pu croire qu’elle était dirigée vers Dieu à cause de la majuscule *«Toi»* ; or elle ne se trouvait ni dans le texte publié le 9 avril 1851, dans *“Le messager de l’Assemblée”*, ni dans la publication de 1855, n’apparut qu’en 1857.

Ce fut, au contraire, avec un esprit quelque peu sacrilège que le poète adopta pour titre les mots *‘De profundis clamavi’*, qui sont les premiers mots latins du *“Psaume 130”* qui fait partie du *‘Livre des psaumes’* de la Bible ; ces mots sont en fait : *«De profundis clamavi ad te, Domine»* (*«Des profondeurs, je criai vers Toi, Seigneur»*) ; et le reste du psaume exprime l’espérance mise par les morts en la miséricorde de Dieu. Au contraire, Baudelaire, se considérant comme voué au malheur, en fit un chant de désespoir.

Le poème est un sonnet d’alexandrins aux rimes embrassées pour les quatrains et plates pour les tercets. Mais il ne présente pas la traditionnelle opposition entre les quatrains et les tercets. En effet, dès le deuxième vers, se déroule le tableau du *«gouffre obscur»*, de l’*«univers morne»*, du *«pays plus nu que la terre polaire»*, de la désolation qu’est la vie loin de la femme aimée qui est considérée comme un soleil. Le dernier tercet, loin de contredire, fût-ce de façon apparente, le reste du sonnet, en livre la signification profonde, et justifie le titre de *“Spleen”* qui figurait dans la publication de 1855, car le spleen de Baudelaire est précisément cet enlèvement dans le temps, l’écoulement monotone et lent de la vie.

Si on examine le texte en détail, on peut faire ces remarques :

Premier quatrain :

Le vers 1 est une prière adressée à un *«Toi»* inconnu, mis en évidence à l’hémistiche, et entouré de virgules.

Au vers 2, le *«gouffre obscur»* (ce qui suggère l’enfer) où le *«cœur est tombé»* désigne bien l’affectivité malheureuse du poète solitaire et privé, de ce fait, de la lumière qui pourrait être la lumière divine, mais dont sait qu’elle était plutôt celle que pouvait lui apporter la femme aimée.

Aux vers 3 et 4, il commence à décrire l’univers dans lequel il est tombé.

Le vers 3 reprend l’atmosphère créée par un autre poème de la série des *“Spleen”* : *«Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle [...] Et que de l’horizon embrassant tout le cercle / Il nous verse un jour noir plus triste que les nuits.»* Ici, *«l’horizon plombé»* est à la fois de la couleur du plomb et scellé avec du plomb, stoppant ainsi tout espoir de fuite ou d’élévation.

Au vers 4, le caractère sombre est renforcé par le mot *«nuit»* qui reprend l’impression donnée déjà par *«gouffre obscur»*. Surtout, *«l’horreur et le blasphème»* n’étant pas décrits, spécifiés, ce sont des génériques englobant toutes sortes de figures fantasmatiques.

Second quatrain :

Il est entièrement consacré à la description de l’univers où se trouve le poète, au tableau d’un paysage nordique, comme pouvait se l’imaginer un Parisien, et qui contraste avec la promesse de chaleur tropicale que pouvait donner l’Haïtienne Jeanne Duval. Y règne le froid (*«soleil sans chaleur»* [vers 5]) ; il est réduit à une nudité dramatisée par l’hyperbole de *«pays plus nu que la terre polaire»*, répétée encore (mais presque inutilement avec l’anaphore insistante de *«ni»* qui est répété quatre fois) au vers 8, où s’ajoute l’idée du manque de vie.

Premier tercet :

Alors que «*or*» implique généralement un changement de situation, ici ce n'est pas le cas, et le tableau de la strophe précédente est encore poursuivi.

Au vers 9, le mot «*horreur*» est répété dans une hyperbole qui implique que, pour Baudelaire, l'horreur n'est pas dans le réel, mais bien dans son monde intérieur.

L'enjambement du vers 9 au vers 10 crée une attente.

Or, au vers 10, on trouve plutôt le redoublement et la gradation qu'apportent «*froide cruauté*» et «*soleil de glace*» (un fort oxymoron), mots qui peuvent d'ailleurs être vus comme l'expression de l'accusation de frigidité que Baudelaire ne manqua pas de porter sur nombre de ses partenaires !

Au vers 11, par l'évocation du «*vieux Chaos*», qui est, dans la mythologie grecque, l'entité primordiale d'où naquit l'univers, qui est aussi ce qu'il y avait avant la création divine (autre blasphème commis par Baudelaire !) il manifeste la volonté d'une régression totale, d'une annulation du temps !

Second tercet :

Baudelaire affirme de nouveau sa présence, mais pour, de façon masochiste, se placer sous les «*plus vils animaux*» qu'il voudrait rejoindre dans un «*sommeil*» qui est qualifié de «*stupide*» car il permet de ne pas avoir conscience du temps qui passe, de cette durée où lentement s'annihile l'énergie vitale. Ce «*sommeil stupide*» était bien un désir de Baudelaire qui, deux ans plus tard, allait écrire à sa mère : «*Il y a des moments où il me prend le désir de dormir infiniment, mais je ne peux plus dormir parce que je pense toujours.*» (26 mars 1853).

Au dernier vers, chute mélancolique du poème qui est bien dans la tradition du sonnet, la métaphore de l'«*écheveau*» à la fois fait allusion à celui que dévidaient les trois Parques qui, gardiennes du temps et de la mort, déroulaient le fil de la vie, et donne l'idée de l'entremêlement décourageant d'une masse énorme de temps, qui ne se démêle que peu à peu (comme se vide un sablier) pour arriver à une réduction de plus en plus grande, et enfin au vide qu'est la mort considérée par le poète comme une délivrance, la seule issue possible.

Habilement, Baudelaire termina son poème avec le mot «*dévide*», mot circulaire (DE-vi-DE) et où l'on entend le mot «*vide*» : cette circularité représente son enfermement dans la fatalité du spleen.

Conclusion

Dans ce poème, qui se donnait l'allure d'une prière à Dieu, qui était en fait adressé à une femme, Baudelaire osa donc le sacrilège pour mieux exprimer son spleen !

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site :

www.comptoir litteraire.com